



Gareth L. Powell

L'ARMADA
DE MARBRE

Braises de guerre, II

folio
SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

Gareth L. Powell

**L'ARMADA
DE MARBRE**

Braises de guerre, II

Traduit de l'anglais
par Mathieu Prioux

Denoël

Cet ouvrage a été précédemment publié
dans la collection Lunes d'encre aux Éditions Denoël.

La citation de « Burnt Norton » extraite de
La Terre vaine (1921-1922), in *Poésie* (édition bilingue,
traduction de Pierre Leyris), de Thomas Stearns Eliot,
est © Éditions du Seuil, 1947, 1950, 1969,
pour la traduction française, « Points Poésie », 2014.

La citation du *Dit du vieux marin*,
de Samuel Taylor Coleridge,
est © Éditions Corti, 1999, pour la traduction française.

Titre original :

FLEET OF KNIVES

© Gareth L. Powell, 2019.

© Éditions Denoël, 2021, pour la traduction française.

Couverture : illustration d'Alain Brion

Gareth L. Powell est né à Bristol, en Angleterre. Il est l'auteur d'une quarantaine de nouvelles. Il a reçu le prix de la British Science Fiction Association pour *Ack-Ack Macaque* et pour *Braises de guerre*.

Pour Edith et Winter

« Il n'y aurait nullement danse, alors
qu'il n'y a rien que danse. »

T. S. ELIOT
(traduction de Pierre Leyris)

PROLOGUE

Sal Konstanz

« Je suis presque au sommet. »

Je grimpais depuis l'aube. Le vent du désert sur-élevé tirait sur ma cape de ses doigts minces. J'avais enroulé une écharpe autour de ma bouche et de mon nez pour me protéger des tourbillons de sable et de cendre, et des lunettes fumées abritaient mes yeux de la vive lumière.

« Je sais. » La voix du *Chien à Problèmes* surgit dans mon oreillette. « Je surveille votre position et vos constantes vitales. » La nef était impatiente, mais je manquais de souffle pour lui répondre. Les Temples du Haut-Pays s'élevaient sur une imposante mesa surplombant le désert ; le seul moyen d'y accéder était de gravir l'escalier taillé dans la paroi de la falaise couleur de rouille.

« Je continue de penser que ç'aurait été plus rapide de vous déposer en haut, dit le *Chien*.

— Tu sais bien que c'est interdit. » Au fil des millénaires, l'action combinée du vent, du sable et d'innombrables pieds – humains et autres – avait rendu les marches lisses et brillantes. L'ascension me brûlait les poumons et les cuisses. Je réussis à dire

entre deux inspirations douloureuses : « Et puis ce serait passer à côté de l'essentiel. Grimper fait partie de l'expérience. »

En tout, cela m'avait pris trois heures. J'avais campé au pied de la falaise et m'étais mise en route aux froides lueurs de l'aurore, déterminée à atteindre le sommet avant que la chaleur du zénith ne complique encore plus mes efforts.

« Si vous le dites. »

Les Temples du Haut-Pays étaient l'une des plus anciennes ruines extraterrestres connues de l'humanité. Le trésor spirituel et archéologique qu'ils représentaient était inestimable – mais je n'étais pas venue ici pour admirer des murs de grès délabrés. Je fis passer mon sac par-dessus mon épaule et le posai par terre. À côté de ces vestiges antédiluviens, mes ennuis me paraissaient mineurs et éphémères, mes doutes insignifiants et futiles. Je m'accroupis devant mon paquetage et sortis d'une poche latérale une rose noire à la longue tige. Ses pétales soyeux s'agitaient dans le vent.

« Deux pas sur votre gauche », dit la nef. Elle avait beau se morfondre en m'attendant du haut de son orbite de stationnement, quarante mille kilomètres au-dessus du désert, ses capteurs étaient capables de distinguer les éléments au sol avec une précision d'un micromètre.

Je corrigeai ma position. « Ici ? » Je regardai entre mes pieds. Quinze ans plus tôt, au début de la guerre de l'Archipel, la sergente d'artillerie Greta Nowak avait perdu la vie en défendant le haut du gigantesque escalier de pierre. « Tu es sûre ? » Les ordinateurs tactiques qui observaient la bataille avaient déterminé l'endroit exact de sa mort ; quinze ans

après, plus rien ne l'indiquait, pas même une tache sur la roche érodée.

« Bien entendu.

— Très bien. »

Je sortis de ma poche un vieux cadre en argent contenant une photo de George Walker, l'ancien médecin de bord du *Chien à Problèmes*. Il avait été tué tandis que nous essayions de secourir l'équipage d'un éclaireur perdu en mer. J'avais omis d'ordonner une évaluation des risques dus à la faune locale, et il l'avait payé de sa vie.

Je frottai le verre avec ma manche, nettoyant la poussière et les traces de doigts. Avec un peu de chance, le cadre d'argent massif serait trop lourd pour être renversé par le vent du plateau. La photo avait été prise dans l'infirmierie du *Chien à Problèmes* au cours de la guerre, avant que la nef ne donne sa démission et ne jure allégeance à la Maison de la Récupération. George portait la combinaison orange des médecins de la marine. Il avait l'air plus jeune que dans mon souvenir. Ses cheveux n'étaient pas complètement gris, son visage pas aussi ridé. Pourtant, son sourire ne laissait pas le moindre doute. Je mis un genou à terre et appuyai le cadre contre la pierre rouge et poudreuse du mur le plus proche, l'orientant de sorte que, chaque matin, les premiers rayons du soleil illuminent les traits de George. Je fis courir un doigt sur le verre, traçant la courbe de sa joue. Un vent sec tirait sur l'ourlet de ma cape. À l'ouest, trois des cinq lunes de la planète étaient encore visibles, s'attardant tels de pâles badauds.

« Je suis désolée, George. » Ce fut tout ce que je trouvai à dire. Je levai la rose à mes lèvres couvertes

et la déposai devant le cadre, retenant la tige à l'aide d'un caillou de la taille d'un poing. Je n'avais pas de mots pour Greta Nowak. Je ne l'avais pas connue. Elle était tombée au champ d'honneur, et sa dépouille, retrouvée mais jamais réclamée, avait fourni organes et cellules souches. Si son cœur et ses poumons étaient truffés d'éclats de grenade, ses reins, son foie et sa rate avaient sauvé la vie de trois de ses camarades blessés. Pendant ce temps, ses cellules souches avaient été confiées à une base militaire située à une dizaine d'années-lumière d'ici et, un an plus tard, elles avaient servi à cultiver les processeurs organiques – les cerveaux – d'une meute de six nefs de guerre de classe Carnivore : le *Chien à Problèmes* et ses vaisseaux jumeaux.

Le *Chien* rendait hommage à Nowak grâce à cette rose, tout comme la photo était mon adieu à George.

*

Peu avant midi, je m'allongeai à l'ombre d'un mur, ma tête reposant sur un bras. Le vent du désert avait emporté le sable, ne laissant que la roche dure et coupante. Incapable de trouver une position confortable, j'observai l'air scintiller sous la chaleur des pierres au bord du plateau.

« Bon, et maintenant ? demanda le *Chien* d'une voix lasse. Vous allez refaire tout le chemin en sens inverse ?

— D'abord, je dois attendre qu'il fasse moins chaud.

— Il y en a pour longtemps ?

— Deux ou trois heures.

— Vous êtes sûre de ne pas vouloir que je vous récupère ? »

Je souris sous mon écharpe. « Certaine, merci. » Nous savions toutes deux que les ruines se trouvaient au milieu d'une zone d'exclusion aérienne. Et puis, à dire vrai, j'appréciais la solitude. Après ce que nous avions traversé dans la Galerie, nous avions bien mérité une petite permission.

C'était même tout le but de ce vol d'essai.

Après la bataille, nous fûmes tous placés en quarantaine jusqu'à ce que les médecins fussent convaincus que nous ne transportions aucun pathogène extraterrestre à notre insu. La nef elle aussi passa ce qu'elle appelait son « contrôle techno-psychologique ». Une fois assurés que nous ne posions aucun risque pour la santé, les Aînés de la Maison nous soumirent à un interrogatoire poussé. Ils étudièrent nos témoignages ainsi que les enregistrements du *Chien* dans le moindre détail, du signal de détresse envoyé par le *Geest van Amsterdam* à l'assassinat contraint d'un amiral du Conglomérat sur la passerelle de son astronef, en passant par l'émergence d'une armada de Marbre forte d'un million de vaisseaux.

Historiquement, la Maison de la Récupération avait été une organisation apolitique, vouée uniquement à la préservation de la vie et au sauvetage des astronautes échoués. Aussi, le manque d'enthousiasme des Aînés lorsqu'ils se retrouvèrent au milieu du plus gros chamboulement militaire et diplomatique depuis la guerre de l'Archipel ne fut guère surprenant.

Durant des semaines, on nous fit passer tous les tests, examens et contre-interrogatoires imaginables.

Il faut dire que le *Chien à Problèmes* était ressorti de ce mausolée perdu à la tête d'une armada extra-terrestre capable de surpasser en nombre les forces combinées de toute la Généralité et quelqu'un exerçait beaucoup de pression sur les Aînés pour qu'ils mesurent l'influence du *Chien* et de son équipage sur les vaisseaux blancs.

Nous répondîmes à leurs questions de notre mieux. Et quand, finalement, la nef déclara tout net qu'elle en avait assez, ils eurent au moins le bon sens de ne pas discuter.

Les Carnivore sont des créatures obstinées, et celle-ci avait récemment été trahie par une de ses sœurs, qu'elle avait dû exécuter.

Il était parfois facile d'oublier qu'un esprit humain se tapissait au cœur du vaisseau. Avec ses cent soixante-douze mètres de long et un déplacement de dix mille tonnes, la nef était une redoutable bête de combat. Mais sous les tourelles lance-missiles, les tubes lance-torpilles et les radômes, elle se découvrait peu à peu capable d'éprouver des émotions sincères. Même si les trois quarts de ses pensées naissaient dans des processeurs artificiels, le silicium ne pouvait pas réduire au silence la tempête de chagrin et de culpabilité qui hurlait dans son cortex cloné.

Elle avait tué sa sœur. Pour se défendre, certes, mais cela ne rendait en rien les choses plus faciles.

Moi ?

J'avais ordonné la mort d'un être humain. Même si c'était dans le but de protéger son équipage d'un combat perdu d'avance, je me faisais quand même l'effet d'une meurtrière.

Nous avons toutes deux besoin de temps pour

assumer nos actes et dire au revoir à nos camarades décédés.

De mauvaise grâce, les Aînés nous avaient accordé un congé sabbatique. Et, franchement, nous l'avions mérité.

Allongée à l'ombre du mur en ruine, je fixai le ciel et pensai à George, à la guerre et à ceux qui nous avaient quittés. À la façon dont la vie nous accable de souffrances, comme les pluies glacées de poussière interplanétaire érodent et grêlent les astéroïdes.

*

Qu'est-ce que l'honneur ?

À l'époque où je commandais une frégate médicale, pendant la guerre, j'eus l'occasion de parler avec plusieurs soldates et soldats blessés – certains mortellement. Aveugles, les mâchoires crispées sous la douleur, ils serraient ma main et me demandaient s'ils s'en étaient tirés avec honneur. C'était comme s'ils assimilaient ce dernier au courage : avoir été estropiés après un combat honorable signifiait qu'ils avaient affronté l'ennemi sans peur, qu'ils étaient plus que de la chair à canon mutilée – que leurs familles, sachant qu'ils avaient défendu leurs valeurs, pourraient y trouver du réconfort.

Mais à mes yeux, il n'a jamais été question de cela. C'est quelque chose de plus noble, de plus personnel. Mon arrière-arrière-grand-mère l'avait décrit ainsi dans les textes fondateurs de la Maison : « Le courage, c'est faire le choix de pardonner, même quand chaque fibre de votre être crie vengeance. »

Pour moi, c'est avoir le courage et la force de faire

ce qui est juste, même quand cela va à l'encontre de ses intérêts. Et à ce titre, les commandants du Conglomérat s'étaient déshonorés lors de la bataille de Pelapatarn. Devant choisir entre la défaite et l'annihilation d'un monde ancien, irremplaçable, couvert de milliards d'individus arboricoles, ils avaient opté pour la seconde. Ils s'étaient égarés, avaient suivi la mauvaise voie, au profit de leurs objectifs court-termistes. Mais ces arbres avaient vécu là durant d'innombrables millénaires, poussant et mourant, chacun d'eux plus vieux que bien des civilisations humaines. Les détruire avait été une profanation. Un génocide stupéfiant de légèreté. À mes yeux, ils étaient tous responsables, les amiraux ayant donné l'ordre comme les officiers de la flotte qui, à leur tour, l'avaient transmis aux capitaines des vaisseaux – les exécutants de cette infamie. Je considérais l'intégralité de la chaîne de commandement comme coupable, de la capitaine Deal aux astronefs anonymes de sa force de frappe. S'ils avaient eu une once d'honneur, ils auraient préféré s'ôter la vie plutôt que participer à une telle barbarie.

J'étais présente dans ce système lorsque le crime eut lieu, mais on m'avait sommée de ne pas bouger, de rester en orbite autour de la plus grosse des deux lunes de Pelapatarn, avec les autres vaisseaux de soutien. Nous ne pûmes que regarder avec horreur les photos d'un monde en proie aux flammes ; un massacre d'une ampleur inimaginable.

À la mort de mes parents, j'avais rejoint la marine de la faction extérieure. Je voulais échapper à l'ombre de ma famille, en particulier celle de mon aïeule. Mais une fois la bataille terminée, je sus que

jamais plus je ne pourrais servir une organisation consacrée à la violence, si juste, légitime ou *honorable* soit-elle. Je démissionnai donc. Je confiai la frégate à mon officier en second et déposai ma candidature auprès de la Maison de la Récupération.

Et lorsque j'épinglai cette étoile jaune à seize branches et lus la devise qu'elle portait, « La vie avant tout », je compris que j'avais trouvé un endroit où passer le reste de mes jours dans l'honneur – le vrai, celui qui naît de la compassion et du pardon plutôt que de la cruauté et de l'opportunisme.

*

Je me réveillai deux heures plus tard, toute courbaturée à cause du sol dur, surprise d'avoir dormi aussi longtemps. L'escalade avait dû me fatiguer plus que je ne le pensais.

« Rebonjour. » La voix du *Chien* me serra le cœur. Pourquoi étais-je ici, couchée dans le désert, à une centaine d'années-lumière de mon lieu de naissance ? Si loin des tombes de mes parents, et plus loin encore de l'enveloppe gelée du seul homme que j'avais jamais aimé.

« Bien dormi ? »

Je me frottai les yeux et me relevai sur mes coudes. Le vent était encore chaud, mais il avait perdu son souffle accablant du milieu de journée.

« Comme on pouvait s'y attendre. » Je m'assis. Quelque chose craqua dans le bas de mon dos et j'étouffai un grognement.

« Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ? »

— J'ai pensé que vous pourriez profiter d'un peu de repos. »

Je cillai de surprise. « C'est drôlement prévenant de ta part. Si je ne te connaissais pas mieux, je croirais que tu mûris. »

Je rangeai mes affaires dans mon sac et m'avancai vers l'escalier. Alors que j'approchai, je vis un petit groupe de touristes à dos de mules atteindre le sommet du plateau. Après avoir entrepris l'escalade au plus fort de la journée, ils étaient cramoisis et pantelants sous leurs chapeaux à large bord. Lorsqu'ils m'aperçurent, ils eurent le sourire camarade des montagnards se croisant sur un pic élevé. Ils descendirent de leurs montures et nous échangeâmes quelques plaisanteries sur la chaleur, l'inclinaison des marches et l'absence de rambarde de sécurité.

Puis un des hommes me demanda : « Vous faites partie de la Maison ? » Il avait une épaisse moustache et le port militaire. Je baissai les yeux sur mes vêtements amples, cherchant comment il avait deviné. Je me souvins alors du badge dont je me servais comme fermoir pour ma cape : l'étoile de bronze, symbole de la Maison. Je la touchai du bout des doigts.

« Tout juste. »

— On a vu votre croiseur en orbite. » Il leva un pouce vers le ciel implacable et je dus résister à la tentation de suivre son geste du regard.

« Oui, il est avec moi. »

Il opina, comprenant visiblement la relation complexe que j'entretenais avec le croiseur d'attaque lourd qui était à la fois mon foyer et ma sœur.

« C'est un Carnivore, n'est-ce pas ? »

— Déclassé.

— C'est ce que je pensais, dit-il en donnant un petit coup sur son torse bombé. J'ai passé dix-huit ans dans la marine du Conglom'. J'ai vu les combats de près, pendant la guerre, sur Charlotte. »

Il avait l'air si fier, si satisfait, que je ne pus m'empêcher de répliquer : « J'étais à Pelapatarn. »

L'espace d'une seconde, sa vantardise s'effondra à moitié.

« Vous y avez combattu ?

— Je commandais une frégate médicale.

— C'est vrai ? » Il se pencha en avant, manifestement impressionné malgré lui. « C'était aussi terrible que ce qu'on raconte ? La bataille, je veux dire.

— Pire. » Je n'osai pas entrer dans les détails. Certaines choses ne pouvaient être exprimées avec des mots et j'étais incapable d'évoquer l'atrocité de notre défaite. Par chance, il parut le comprendre. Nous fixâmes tous deux la poussière qui nous séparait, perdus un instant dans nos souvenirs de la guerre.

Le reste du groupe s'éloigna en direction des ruines. L'homme se força à sourire.

« Eh bien, c'était un plaisir de vous rencontrer, commandante, dit-il en saluant. Et c'est bon de voir qu'il y a encore des vaisseaux avec un équipage humain. »

Je lui rendis son geste, accompagnée d'un léger sentiment de ridicule. J'avais hâte d'entamer la descente. J'étais toute poisseuse et avais grand besoin d'une douche ainsi que d'une boisson fraîche. Mais sa dernière remarque m'étonna.

« Des équipages humains ? » Tous les astronefs en possédaient. À l'exception de... « Vous parlez de l'armada de Marbre ? »

Son sourire se changea en grimace. Il se racla bruyamment la gorge et cracha par terre.

« C'est une foutue invasion, si vous voulez mon avis.

— Vraiment ? » Il n'avait manifestement aucune idée du rôle que j'avais joué dans le retour de la flotte après l'avoir tirée de son sommeil millénaire. « Je n'ai pas l'impression qu'elle ait fait quoi que ce soit d'hostile. » À ma connaissance, elle s'était positionnée en bordure du système de Camrose et débattait depuis avec les Aînés pour trouver comment accomplir au mieux sa mission : empêcher l'émergence d'un second conflit de l'ampleur de la guerre de l'Archipel. Je le lui fis savoir, mais il en fallait plus pour apaiser mon nouvel ami.

« Que sait-on vraiment sur ces vaisseaux », insista-t-il, le sang aux joues et le front luisant de sueur, « si ce n'est qu'ils ont survécu à la mort de leurs créateurs et qu'ils débarquent maintenant de nulle part pour nous offrir leur aide en retour ? »

Le Conglomérat s'était toujours replié sur lui-même, traitant les autres espèces avec méfiance. En tant qu'ancien membre des Extérieurs, je trouvais cette attitude profondément irritante.

« Ils n'ont pas l'air malveillants. »

Il secoua la tête, dépité par ma naïveté. Puis il enfonça son pouce dans son torse.

« Moi, je n'ai pas confiance en eux. Vous devriez en faire autant. »

PREMIÈRE PARTIE

LE FANTÔME DE LUCY

« L'univers est presque infini dans sa
capacité à nous séduire et à nous hor-
rifier. »

Sofia NIKITAS

Johnny Schultz

L'attaque eut lieu sans prévenir pendant que nous voyagions dans le vide surdimensionnel. Je venais de terminer une partie de cartes tardive avec Santos et Kelly et montais l'échelle vers la passerelle, la vision encore troublée par le sommeil, quand le *Fantôme de Lucy* fit une embardée qui me jeta violemment contre la cloison.

Je me retrouvai sur le dos au pied de l'échelle. Mon épaule gauche était douloureuse et je m'étais écorché le tibia droit. En heurtant le mur, j'avais lâché mon blouson de pilote en cuir – une antiquité – que je tenais d'une main. D'une façon ou d'une autre, je m'étais coupé au front. Quand j'y portai les doigts, je les vis rouges et poisseux de sang.

« Hé! criai-je en levant la tête. C'était quoi, ce bordel? »

Je sentais la gravité artificielle vaciller tandis qu'elle tentait de se recalibrer, n'ayant pas pu compenser la brutalité du coup.

Au-dessus de moi, le visage de Vito Accardi apparut dans l'écouille.

« Quelque chose nous a percutés, chef. »

Gardant une main sur la coupure, je ramassai mon blouson et me relevai péniblement.

« Sans dec ? » Je m'appuyai sur le mur. Si la gravité se montrait capricieuse, je ne tenais pas à me laisser surprendre par un nouvel impact. « C'était quoi ? On se fait tirer dessus ? »

Me fixant avec des yeux ronds, Vito secoua la tête.
« Aucune idée, mais tu ferais mieux de venir. »

*

Le *Fantôme de Lucy* était un vaisseau de commerce de taille moyenne habilité à transporter cent soixante tonnes de marchandises entre les différents mondes humains. Il faisait trois cents mètres sur cent cinquante. De profil, c'était un burin monolithique à trois faces, d'allure industrielle, doté d'un nez émoussé et de propulseurs trapus. Il avait eu bon nombre de propriétaires et avait parcouru la Généralité de long en large, de la Terre aux étoiles de la Bordure, et même jusqu'au Sillage. Vu en coupe, c'était un triangle aux coins arrondis et divisé en trois niveaux. La soute constituait la majeure partie du pont inférieur, le reste étant occupé par les moteurs et les réservoirs de carburant. L'étage intermédiaire abritait les quartiers de l'équipage, les luxueuses cabines des passagers, un réfectoire exigu, les ateliers d'entretien et les entrepôts à équipement. Le pont supérieur, plus étroit, était essentiellement pris par la passerelle, mais on y trouvait aussi le sas passager principal et un petit salon collectif arborant une baie vitrée, des fauteuils en cuir éraflés et

déchirés, ainsi qu'une grande variété de plantes araignées aux feuilles brunes et cassantes.

L'histoire qui circulait dans les ports – une rumeur que j'avais vivement encouragée – affirmait que j'avais gagné le vaisseau aux cartes à l'âge de dix-sept ans, quand j'étais encore un jeune rat des quais. C'était du pipeau, mais ça servait ma réputation.

En réalité, je l'avais acheté en combinant l'héritage d'un oncle sans enfants et un important prêt bancaire dont je remboursais d'ailleurs toujours les mensualités. À présent, dix ans et près d'un millier d'années-lumière plus tard, je jouais le rôle de Johnny « le Verni » depuis si longtemps que j'avais parfois du mal à distinguer la vérité de la fiction.

Je grimpai les barreaux de l'échelle et empruntai l'écoutille pour arriver sur la passerelle. L'écran principal affichait une vue externe de la brume grise qui enveloppait l'astronef. Un moniteur plus petit montrait une image de synthèse de l'interface-équipage de la *Lucy* : une fillette aux yeux clairs, joueurs, et aux cheveux de la couleur des étoiles.

Je jetai mon blouson de cuir sur le dossier de mon siège de capitaine et m'y sanglai, essuyant mes doigts couverts de sang sur la jambe de mon pantalon.

« Qu'est-ce qu'on a ? »

— On ne sait pas, répondit Vito. La *Lucy* n'a rien vu. »

Je me tournai vers l'avatar. « Rien du tout ? »

Celui-ci fit la moue. « Les capteurs n'ont rien relevé d'anormal, trésor. »

Malgré tout ce temps passé, c'était toujours étrange d'entendre quelqu'un en apparence si jeune

s'exprimer comme une vieille dame ; mais si l'image de l'avatar était restée la même depuis l'inauguration du vaisseau, son esprit avait pris de l'âge au fil des années à parcourir les routes commerciales de la Généralité.

«Aucune signature thermique, d'écho radar ou autre chose ?

— Seulement le vide, comme d'habitude. »

Je fis rouler mon épaule avec précaution. Elle commençait déjà à se raidir.

« Vito ? »

Le pilote haussa les épaules. Il avait l'air secoué. « Quelque chose nous a touchés, c'est sûr.

— Mais tu n'as pas vu ce que c'était ?

— Ça ne venait pas de l'avant. » Je remarquai les gouttes de sueur qui perlaient sur sa lèvre supérieure. « Et le vaisseau n'a rien repéré...

— Tu es certain que c'était un impact ? Est-ce que ç'aurait pu être une décompression explosive ? » Une détonation à l'intérieur des cloisons avait peut-être fracturé la coque.

La *Lucy* répondit : « Tous les compartiments internes sont pressurisés, trésor. Mais je détecte de sérieux dégâts sur les plaques tribord. Ce qui m'a touchée venait clairement du dehors. »

On pouvait donc exclure les accidents, les défaillances et le sabotage.

Vito se frotta les lèvres d'une main nerveuse.

« Des pirates ?

— Ici ? » Je secouai la tête. « Impossible. On ne peut pas tracer un vaisseau dans l'hypervide. En plus, si un autre astronef se trouvait dans les parages, la *Lucy* l'aurait relevé.

— Alors, c'était quoi ? » Il semblait sur le point de glousser. « Un monstre de l'hypervide ?

— Ne sois pas stupide. » Devant l'abîme béant, le cerveau humain – grâce à son avantage évolutif lui permettant de repérer les prédateurs camouflés dans les hautes herbes – avait tendance à voir des motifs et des menaces là où il n'y en avait pas. Les hommes et les femmes à qui prenait l'envie de fixer les brumes changeantes des dimensions supérieures apercevaient parfois des ombres du coin de l'œil et imaginaient des bêtes étranges et impossibles, rôdant à la lisière de leur champ de vision comme des loups autour d'un feu de camp.

Le rire de Vito sonna faux. « Que crois-tu que ce soit, alors ? Un gros caillou ? Une bouteille de bière vide ?

— C'est peu probable. » Il fallait un moteur pour rester dans l'hypervide. Un corps sans propulsion rebasculerait très vite dans l'univers normal. Les chances de percuter par hasard des débris spatiaux étaient infiniment minces. J'affichai sur les moniteurs la vue externe de la coque, mais ne décelai rien qui sorte de l'ordinaire.

« Et les capteurs ? demandai-je une fois encore à la *Lucy*.

— Des nèfles, trésor.

— Hum. » J'appelai le salon tout en gardant un œil sur les écrans externes. Riley Addison me répondit. Trente-cinq ans, de longs cheveux auburn et un clou doré au sourcil droit, c'était la cheffe de soute du vaisseau : elle supervisait le chargement, le déchargement et était responsable des réserves.

« Qu'est-ce qu'il s'est passé ? s'exclama-t-elle.

— On a eu un pépin. »

Elle fronça les yeux à la vue du sang sur mon front.

« Tout le monde va bien ? m'enquis-je.

— Quelques égratignures, un ou deux bleus. » Sa joue portait une marque rouge, comme si elle s'était pris un coup de quelque chose de petit et de lourd, comme une tasse ou un tournevis projeté par l'impact. « Encore que, Chet se trouvait dans la salle des machines quand c'est arrivé. Il a été plutôt secoué.

— Il est blessé ?

— On dirait qu'il s'est fêlé quelques côtes. » Chet était l'ingénieur druff du vaisseau. Couvert d'écailles brillantes, il possédait six membres et six mains qui lui servaient également de visages.

« Merde.

— Tu sais ce qui nous a touchés ?

— J'y travaille. Des nouvelles d'Abe ? » Abe Santos était notre cuistot. Il devait être en cuisine, à préparer le déjeuner.

« Il a lâché une saucière sur son pied.

— Il va bien ?

— Ça gonfle et il souffre beaucoup. Une vilaine fracture plus une brûlure. Même si, pour être honnête, il a plus l'air ennuyé par la perte des spaghettis. »

Je souris. « Bon, on n'y peut rien. Et pour Jansen et Monk ?

— Je n'ai pas réussi à les contacter.

— Continue d'essayer. » Je tendis un doigt vers l'interrupteur pour raccrocher. « Dis à Dalton de

faire ce qu'il peut pour les autres, puis attachez-vous bien. Je ne veux pas qu'il y ait plus de blessés. »

Addison salua à la va-vite. « Oui, monsieur. »

Je reportai mon attention sur la vue extérieure. La vacuité de l'hypervide ne m'avait jamais vraiment dérangé. Peut-être parce que j'avais servi sur des astronefs depuis l'âge de quinze ans et que je m'étais habitué aux brumes ténues et tourbillonnantes. Parce que j'étais plus courageux que la plupart. Ou tout simplement parce que je n'avais pas assez d'imagination pour faire surgir des horreurs du néant. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas peur de regarder dans l'abîme.

« Cible en vue dans cinq minutes », annonça Vito. Il activa l'intercom et sa voix résonna à travers la nef. « Préparez-vous à revenir dans le réel. Quatre minutes quarante-cinq. »

Vito avait beau piloter, la grande majorité des opérations de navigation étaient effectuées par le *Fantôme de Lucy*. Un cerveau humain seul ne pouvait tout bonnement pas appréhender les nombres astronomiques requis pour planifier un trajet dans les dimensions supérieures – sans compter que plonger dans l'hypervide en se basant sur de mauvais calculs était un excellent moyen de disparaître à tout jamais.

Comme rien n'avait changé sur les écrans, je demandai à la *Lucy* de continuer à les surveiller tandis que je consultais une dernière fois les détails de notre objectif.

Nous devons intercepter un vaisseau générationnel nymtoq appelé *Irrépressible Envie de Sol Étranger*. Il s'agissait d'un astéroïde évidé datant de l'époque où les Nymtoqs ne connaissaient pas encore

la propulsion hypervide, et qui volait depuis près de dix mille ans. La société qu'il abritait s'était effondrée et avait péri bien avant qu'il n'ait atteint sa destination, aussi les Nymtoqs avaient-ils transformé le vieil astronef en mémorial puis lui avaient fait décrire une longue boucle à travers leur territoire, parcourant éternellement les sombres espaces interstellaires à une vitesse qui ne lui permettrait de voir la lumière des systèmes habités qu'à plusieurs siècles d'intervalle.

Notre plan consistait à s'en rapprocher, ouvrir un trou dans sa paroi et y entrer pour en arracher autant d'équipement de valeur que nous pourrions en emporter. Les combats de la guerre de l'Archipel avaient laissé des vaisseaux humains à la dérive dans des dizaines de systèmes planétaires de la Généralité. Depuis quelques années, nous gagnions notre croûte en récupérant leur matériel et leurs pièces détachées, mais les bonnes trouvailles se faisaient rares et nous avions besoin d'une autre source de revenus – quitte à ce que celle-ci soit techniquement illégale, en plus de nous attirer de gros ennuis si d'aventure les Nymtoqs découvraient notre larcin. Ce qu'ils considéreraient comme un acte de piraterie, je préférerais y penser sous le terme de « recyclage ». *L'Irrépressible Envie* dérivait depuis des siècles, son équipage était décédé, ses systèmes en sommeil, et, pendant ce temps, le reste de l'univers traçait dans l'hypervide, franchissant les mêmes distances en quelques jours au lieu de plusieurs décennies. C'était un monument, un tombeau volant. Et nous étions les archéologues venus faire du repérage avant d'extraire ses précieuses reliques.

Voilà du moins ce que je me répétais. En vérité, nous allions simplement nous y introduire et embarquer tout ce qui nous taperait dans l'œil. Pas le temps ni l'envie de faire dans la dentelle.

Vito s'éclaircit la gorge. « Quatre minutes quinze. » Il commença à décélérer, nous préparant pour une transition en douceur vers l'espace normal. Si les calculs de la *Lucy* étaient corrects – et si les coordonnées valaient la somme que j'avais investie –, nous basculerions à quelques dizaines de kilomètres de l'imposant astéroïde.

« Quatre dix. »

J'agrippai les bras de mon fauteuil et adressai une prière silencieuse aux dieux, s'ils m'écoutaient. En cas d'échec, je ne pourrais jamais payer l'équipage, encore moins le carburant et les vivres pour un nouveau vol. Certes, nous risquions de nous attirer le courroux d'une espèce extraterrestre et la colère des douaniers humains, mais faute de marchandises suffisantes à mettre sur le marché, nous serions coincés au sol et au chômage.

« Trois cinquante. »

Je revérifiai mon harnais. La transition pouvait être rude, et j'avais assez voltigé pour aujourd'hui. Je testai les attaches et ajustai les sangles pour être plus à l'aise. L'anticipation faisait battre mon cœur à toute vitesse.

Plus que trois minutes...

Je regardais le compte à rebours défiler quand j'aperçus un mouvement du coin de l'œil : une silhouette noire glissait entre les volutes de brume. Le temps que je tourne la tête vers le moniteur, ça avait disparu.

« Vaisseau, c'était quoi ?

— Quoi donc, trésor ? »

Je désignai le moniteur en question. « Il y avait un truc à tribord, pendant une seconde.

— Mes capteurs n'ont rien repéré.

— Ici, ça recommence ! » Cette fois, l'effet se produisit sur l'affichage frontal : une forme sombre et agile serpentant dans l'obscurité, à environ deux cents mètres de la proue.

« Où ça ?

— Là ! » J'enfonçai mon doigt sur l'écran, mais la chose avait déjà disparu.

Je me tournai vers le pilote. « Tu l'as bien vu, non ? »

Les yeux de Vito étaient fous. Ses mains agrippaient les bords de sa console. Il tenta de parler, mais rien ne sortit. Il déglutit avec difficulté et eut un petit hochement de tête craintif. Je n'avais pas halluciné ; il l'avait vu aussi, c'était donc forcément réel. Pourtant, l'avatar de la *Lucy* fronça les sourcils.

« J'ai peur de ne toujours rien détecter.

— Tes capteurs fonctionnent tous sans problème ?

— Je les ai examinés deux fois, dit-elle d'un ton un peu indigné. Tous les feux étaient au vert.

— Dans ce cas, utilise le radar d'atterrissage, en infrarouge. Envoie tout ce que tu as. » Je sentais mon poulx tambouriner dans ma poitrine. Mon estomac se noua. Je jetai un coup d'œil à Vito.

« Deux minutes avant rebasculement. » Il avait retrouvé sa voix. Je levai le pouce et retournai à mon écran.

Et je la vis.

L'espace se déforma, se déchira, et une créature

jaillit de la distorsion. Une bête immense, impossible, plongea sur nous à la vitesse d'un faucon en piqué, ses ailes noires crénelées repliées contre son corps, gueule grande ouverte remplie de dents scintillantes et griffes luisant de mille feux. Soudain, l'image vira au noir et le vaisseau fut violemment éjecté sur le côté.

Pendant un instant, les titanesques mâchoires nous secouèrent. Puis la nef chuta tandis que la créature louvoyait tel un nuage de fumée, nous tournant autour en vue d'une seconde attaque.

« Fais-nous sortir ! criai-je à Vito pour couvrir les alarmes de la passerelle. On ne va pas attendre qu'elle revienne. Rebascule, tout de suite ! »

Il tira d'un coup sec sur les commandes et le *Fantôme de Lucy* dégringola. La nef traversa sans délicatesse la zone interdimensionnelle et se renversa dans l'espace normal, blessée, chavirante, du gaz s'échappant des trous dans son travers droit. Les étoiles valèrent tous azimuts à en donner la nausée et nous nous écrasâmes sur la paroi rocheuse de l'*Irrépressible Envie* tel un deltaplane sur le flanc d'une montagne.

Ona Sudak

Je regardai le ciel pâlir par la fenêtre de ma cellule. Au-delà des murs de la prison, des oiseaux chantaient. En bas, dans la cour dallée au centre du bâtiment, une demi-douzaine de soldats en uniforme chargeaient et inspectaient leurs armes dans l'aurore naissante. Ils parlaient d'une voix basse et douce, et leurs souffles formaient d'éphémères volutes de vapeur dans l'air glacial. Entre eux et l'enceinte, un poteau criblé de trous marquait l'endroit où, dans quelques instants, aurait lieu mon exécution.

Quatre ans plus tôt, sous mon vrai nom d'Annelida Deal, j'avais mené la flotte qui avait stérilisé Pelapatarn. Par cette action, l'accablante guerre d'usure de l'Archipel avait pris fin – une fin brutale et horrible –, au prix de milliers de vies humaines et de la destruction d'une jungle consciente vieille d'un milliard d'années. Et quand bien même je n'avais fait que suivre les ordres en autorisant mes vaisseaux à commettre cette atrocité, les tribunaux – sous la pression croissante de la population consternée par le jusqu'au-boutisme de son armée – m'avaient tenue pour responsable de la destruction ainsi que du

massacre, et m'avaient condamnée à mourir ici, au jour anniversaire de l'armistice.

Les deux facettes de ma personnalité s'affrontaient sous mon crâne. Celle qui avait autrefois prétendu être une poétesse du nom d'Ona Sudak pestait contre l'injustice qu'il y avait à croupir dans cette geôle sordide en attendant ma dernière heure, après tout ce que j'avais fait ; tandis que celle nommée Annelida Deal, la survivante de la guerre, s'esclaffait en demandant : *Et pourquoi pas ? Qu'est-ce qui te rend si spéciale ? Tu pensais qu'un grand destin t'appelait ? Que l'univers avait une bonne raison de t'épargner jusqu'ici ? Eh bien, tu sais quoi ? C'était pareil pour tous les troufions sur les champs de bataille, tous les serfs massacrés par un seigneur tyrannique, tous les paysans affamés dans leurs taudis, toutes les victimes d'accident, de maladie ou d'agression fortuite... Ils croyaient tous que le monde avait un plan pour eux, et ils se trompaient. Ils ont connu une fin précoce, désillusionnée et merdique à cause de leur naïveté : parce que la vie des individus n'est rien dans le flot de l'histoire et que les dieux ont mieux à faire que s'inquiéter de ta survie.*

J'observai un soldat enfoncer un chargeur neuf dans sa carabine. Leurs fusils étaient du même modèle que celui qu'on m'avait donné à l'entraînement : une arme robuste avec un nombre limité de parties amovibles, appréciée pour sa durabilité et sa facilité d'utilisation.

Derrière moi, l'aumônier militaire toussa.

« Si vous souhaitez vous délivrer de votre fardeau, je pense que le moment est venu. »

Je me détournai de mes futurs bourreaux.

« Non, merci. »

Le révérend Thomas Berwick était un homme avunculaire au visage large et rond, aux yeux marron et compatissants. Il portait la soutane noire de l'Église et serrait sur son giron un épais livre saint relié de cuir.

« C'est peut-être votre dernière chance de vous confesser et de vous réconcilier avec vos dieux. »

Je sentis mes poings se serrer. « Pour quoi faire ? Absoudre ceux qui m'ont condamnée ? »

Il m'adressa un demi-sourire bienfaisant et écarta les mains.

« Non, ma fille, pour le salut de votre âme. »

Mon *âme* ? Si j'en avais eu l'énergie, j'aurais éclaté de rire. « Avez-vous déjà vu quelqu'un mourir, mon père ? Pas ici, dis-je en faisant un signe de tête vers la fenêtre, là où c'est plutôt vite fait, bien fait. Sur le champ de bataille, quand un soldat est frappé par un obus et réduit en charpie, qu'il ne reste plus de lui qu'une flaque de sang et de merde fétide ? Ou lors d'un combat naval, quand son compartiment se dépressurise et que son sang se met à bouillir dans ses poumons ? Ou encore quand une mine lui arrache la jambe jusqu'à la hanche, que ses entrailles se déversent dans la poussière et qu'il continue de hurler pendant des heures ? »

La pomme d'Adam de l'aumônier se souleva tandis qu'il ravalait son dégoût.

« Non, jamais. »

— Eh bien, moi, oui. » Je baissai la voix. « J'ai vu des hommes et des femmes crever de façon si brutale et ignoble que vous ne pouvez sans doute même pas l'imaginer, et je vais vous dire une chose : rien ne m'a

convaincue qu'il y ait quoi que ce soit derrière ce tas de viande, d'os et de tendons. » Je tapotai ma tempe. « Nous résidons ici, sous cette coquille, *et c'est tout*. Pas d'écoutille de survie pour nous conduire au ciel. Pas d'esprit immortel qui s'échappe par notre bouche quand une balle y entre. » Je me retournai vers la fenêtre en haussant les épaules, furieuse. « Une fois mort, c'est terminé. Aucun au-delà ni aucune lumière mystique ne vous attend ; rien que les ténèbres, l'oubli, et une éternité de non-existence. »

Berwick se tut pendant quelques instants. Puis il objecta : « C'est une approche extrêmement négative. »

Je secouai la tête. Sous la fenêtre, les soldats s'entraînaient à corriger leur posture.

« Ce n'est pas qu'un point de vue, mon père, c'est un fait. Quant à mon pessimisme, je vais bientôt être fusillée, alors vous m'excuserez de ne pas être aussi guillerette que d'habitude. »

Bien au-delà de l'enceinte, j'aperçus un point noir. Filant à basse altitude sur le paysage matinal, il frôla la crête des lointaines collines qui avaient marqué mon horizon ces six derniers mois. Je l'observai quelques secondes puis le perdis de vue lorsqu'il disparut sous l'arête du mur.

J'entendis une chaise racler le sol de pierre tandis que l'aumônier se levait péniblement.

« Nous n'avons que quelques minutes devant nous, souffla-t-il. Ils viendront bientôt vous chercher. Avez-vous une dernière volonté ? Un message de réconfort que je pourrais transmettre à vos amis ou à votre famille ? »

Je baissai les yeux sur mes mains.

« Dites-leur que j'ai suivi les ordres. Que j'ai respecté la chaîne de commandement. Et qu'en définitive j'estime avoir fait ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Vous pensez avoir bien agi ? »

Je me rappelai les six Carnivores pénétrant l'atmosphère de Pelapatarn et survolant son supercontinent en formant un V dans le ciel. Je revis leurs ogives à fusion s'épanouissant au-dessus de la jungle, déclenchant des tempêtes de flammes qui allaient asphyxier la planète pendant des mois ; et je me souvins des épaves en orbite, des souches calcinées et des animaux incinérés. J'imaginai la terreur des soldats des deux factions à la vue du bombardement – un rideau de feu nucléaire presque solide, balayant la canopée –, sachant qu'il n'y avait aucune échappatoire, aucun endroit où se cacher. Avaient-ils pris conscience de leur sacrifice avant d'être vaporisés ? Avaient-ils compris que leur mort mettrait presque immédiatement fin à la guerre – et si oui, avaient-ils pu trouver la force de me pardonner ?

« Non, croassai-je. Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mes mots exacts étaient : "J'estime avoir fait ce qu'il y avait de mieux à faire." La nuance est de taille.

— Je vois... »

Je le regardai par-dessus mon épaule. « Vous le leur direz ?

— Mot pour mot.

— Merci. »

Je tournai de nouveau les yeux vers l'extérieur, juste à temps pour apercevoir une navette – c'était évidemment le point noir que j'avais repéré plus

tôt – s'élever derrière le mur de la prison, flotter un instant, puis descendre dans la cour.

« Ah, fit Berwick en tâchant de couvrir le bruit des moteurs, il semble que nous ayons de la visite. » Il étira le cou pour regarder derrière moi. « Et ça ressemble à une navette de la marine. Attendiez-vous quelqu'un ? »

Je me retournai vers le centre de la pièce avec un geste d'indifférence. Depuis mon retour au sein du Conglomérat pour y être jugée, j'avais eu peu de contacts avec mes anciens employeurs.

« Qui sait ? » Je m'avançai vers la table en bois et me servis un verre d'eau stagnante au pichet. « Beaucoup de gens veulent ma peau, et l'amirauté n'est pas des moindres.

— Vous croyez qu'ils sont venus voir le spectacle ?

— Disons que les vautours sont de sortie. »

Je reposai le verre et tirai sur l'ourlet de ma chemise rugueuse de prisonnière. Puis je lissai mes cheveux et refermai mon col. On ne m'avait pas autorisée à porter mon uniforme pour l'exécution, mais ça ne m'empêchait aucunement de soigner mon apparence. Si ces salauds étaient venus assister à mes derniers instants, je tenais à être prête. J'entendais sortir de ma geôle la tête haute et le dos droit, accepter les balles avec dignité et sang-froid, ne serait-ce que pour leur refuser la satisfaction de me voir brisée, humiliée – s'ils espéraient des excuses larmoyantes avant la fin, ils allaient être profondément déçus.

« De quoi ai-je l'air ? »

L'aumônier considéra mes habits de détenue. Ses yeux étaient humides et brillaient à la lueur de

l'unique ampoule. « Aussi élégante que possible, je suppose.

— Alors, je suis prête. »

J'ajustai les menottes et serrai la mâchoire. J'entendis des bottes approcher dans le couloir. Ravalant mon émotion, je saluai une dernière fois Berwick de la tête puis fis face à la sortie.

Des clés cliquetèrent et raclèrent la serrure, puis la vieille porte écaillée s'ouvrit sur ses gonds bruyants. Deux hommes se tenaient sur le seuil, remplissant l'espace. Je m'attendais à des gardes en uniforme venus m'escorter jusqu'au lieu de l'exécution. À leur place, ces hommes portaient un treillis noir et des lunettes réfléchissantes, ainsi que des pistolets automatiques.

« C'est qui, lui ? » demanda l'un des deux en pointant son canon sur le prêtre.

Berwick leva les mains de surprise. « Je suis l'aumônier. Je suis ici pour offrir l'apaisement à la condamnée. Que se passe-t-il ? Qui êtes-vous ?

— Ça ne vous regarde pas. »

L'arme tira deux fois et Berwick porta les mains à sa poitrine. Le livre saint chuta.

Le second arrivant me tendit la main. « Allez, vous venez avec nous. »

Le pistolet cracha une troisième fois. La balle atteignit l'aumônier à la joue. Sa tête partit sur le côté sous la force de l'impact et il s'effondra. Un gémissement inarticulé s'échappa de sa gorge. Ses talons battirent le sol de pierre. Il semblait vouloir s'éloigner de son agresseur.

Le quatrième tir pénétra sa nuque, là où la colonne

vertébrale rejoignait le crâne. Après cela, il demeura immobile.

Une main se referma sur mon bras et je ne résistai pas. Je me laissai guider hors de la pièce, dans le couloir. Le tireur nous suivit, s'arrêtant devant chaque porte de cellule pour cracher quelques coups de feu à travers la fente par laquelle on nous fournissait nos repas.

« Qu'est-ce qu'il fait ? »

L'homme qui me tenait raffermi sa prise. « Il élimine les témoins. »

Nous continuâmes jusqu'au bout du corridor puis descendîmes, le bruit de nos pas se répercutant sur les marches de pierre. Deux gardes étaient étendus, morts, devant les portes menant au-dehors. Là, les soldats du peloton étaient éparpillés par terre dans la lumière de l'aube. Leur sang rouge vif coulait entre les dalles et ruisselait dans les caniveaux longeant la cour. Enjambant leurs corps qui refroidissaient et convulsaient, mon ravisseur me tira vers la navette. À travers l'écoutille, je vis d'autres personnes vêtues de noir et portant des lunettes argentées, serrant contre elles des pistolets avec de gros silencieux. Étaient-ce des alliés ou des assassins ? Je n'eus pas l'occasion de leur poser la question. Des mains me saisirent sans douceur et me hissèrent à bord. Puis, alors qu'ils me sanglaient sur mon siège, nous décollâmes et passâmes le mur escarpé, nous enfonçant dans les cieux clairs que je contemplais depuis mon incarcération, six mois plus tôt.

Un an s'est écoulé depuis les événements de la Galerie et la réapparition de l'armada de Marbre, dont les vaisseaux sont restés en sommeil pendant cinq mille ans à l'intérieur d'un univers de poche. Grâce à elle, la paix entre les Extérieurs et le Conglomérat semble définitivement acquise.

Pourtant, un vaisseau, le *Fantôme de Lucy*, aurait été la cible de mystérieuses créatures jaillies de l'hypervide. Le *Chien à Problèmes* et son équipage n'hésitent pas à répondre à son appel et à lui porter secours. Mais, malgré leur neutralité, ce qu'ils vont découvrir pourrait bien annoncer une nouvelle guerre entre les deux factions ennemies. Sans que l'on sache quelle sera alors la réaction de l'armada de Marbre.

Les personnages hauts en couleur qui faisaient la force de *Braises de guerre* sont de retour pour de nouvelles aventures riches en rebondissements et en batailles spatiales enlevées.

Gareth L. Powell est né à Bristol, en Angleterre. Il est l'auteur d'une quarantaine de nouvelles. Il a reçu le prix de la British Science Fiction Association pour *Ack-Ack Macaque* et pour *Braises de guerre*.

Traduit de l'anglais par Mathieu Prioux



L'armada de Marbre

Gareth L. Powell

Cette édition électronique du livre
L'armada de Marbre de Gareth L. Powell
a été réalisée le 21 avril 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072972003 – Numéro d'édition : 430880).
Code Sodis : U42643 – ISBN : 9782072972041.
Numéro d'édition : 430884